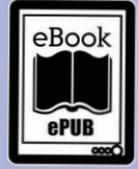


Gart Erbelt



Vices et Versa



*Mémoires d'un
poisson-clown*



Tabou

Cimetière du Père-Lachaise, secteur V, 39^e division, allée 9. Vendredi 17 novembre de l'an de grâce 2023. Le caveau de la famille Faurac affiche presque complet. Malicia, que l'on porte en terre ce jour-là, est l'avant-dernière locataire. Un enterrement simple, sans requiem ni trompettes. Juste Lucile et sa fille Laura... Dans l'intimité familiale comme on pourra lire dans *Le Figaro* de demain. Les honneurs du monde de la mode, la presse spécialisée, les petits communiqués hypocritement attristés, ce sera pour plus tard.

Un nom et deux dates fraîchement gravés en lettres d'or sur le caveau en trachyte, une roche volcanique qu'Aubin Faurac, dit l'Arverne, fit venir exprès du Puy-de-Dôme au siècle dernier : Malicia Faurac (1960-2023). Les autres inscriptions, celles des autres Faurac, paix à leurs âmes, ont été plus ou moins effacées par le temps, surtout celles d'Aubin et Ermengarde, les premiers de la lignée des Faurac parisiens.

« Saloperie de temps qui altère tout, même ce qu'on veut garder dans un petit coin de notre cerveau, pour quand on sera vieux et qu'on n'aura plus que ça, des souvenirs », songe Laura, dont les yeux s'embuent brusquement.

La nostalgie, ce n'est pourtant pas son truc à Laura. Trop jeune. Son présent lui suffit. Mais là, d'un coup, savoir que tous ces jours heureux passés avec Malicia ne reviendront jamais, ça la fait craquer. Ça la prend comme une peur d'enfant, une noyade, une explosion intérieure. Un truc indéfinissable. Même si le lieu s'y prête, elle ne comprend pas pourquoi, brutalement, cette bouffée de mélancolie, alors qu'elle n'a pas versé une larme jusque-là. Pas une larme depuis des années d'ailleurs. Sans doute, se dit-elle, à cause du vent qui, en faisant bruisser les branches, imite les pages du livre que Malicia lui lisait pour endormir l'enfant qu'elle était, ou l'odeur des bruyères en fleur, la plante préférée de Malicia, dont elle a longtemps gardé le bouquet contre elle avant de le déposer devant le cercueil, ou alors la pluie qui rebondit sur les tombes dans un mélodieux tintamarre, comme en ce 8 mai 2010 quand Malicia l'avait emmenée au cimetière américain de Sainte-Mère-Église ? Laura allait avoir dix-sept ans. Son premier chagrin d'amour. « La vie ne vaut rien », avait-elle eu l'imprudence de dire. Malicia l'avait alors traînée au milieu des croix alignées. À perte de vue. « Regarde les dates de naissance et dis-leur, à eux, que la vie ne vaut rien... ! » Depuis ce jour, Laura aime la vie plus que tout et... les cimetières. Association paradoxale, mais passons ! Cette histoire n'est pas à un paradoxe près. D'autant que Malicia lui en a laissé beaucoup, des souvenirs, ce parfum de l'âme, comme elle disait, citant George Sand.

— Et que des bons ! admet Laura à mi-voix, perdue dans ses pensées. Si seulement...

Elle balaie cette horrible idée de son esprit. Au plus loin que remonte sa mémoire, Laura a toujours préféré sa seconde maman, comme elle présentait fièrement Malicia à ses copines, à sa propre mère, mais de là à souhaiter la mort de cette dernière !

— Si seulement quoi ? demande Lucile, gênée par un sifflement désagréable dans l'oreille.

— Rien, maman. Rien...

Lucile, elle, n'est pas triste. Elle a dépassé ce stade. Il n'y a plus de larmes dans ses yeux asséchés, que des souvenirs. Et que des bons aussi ! Alors, pourquoi pleurer ? Ça ne fera pas revenir Malicia. Maintenant qu'on lui a arraché la moitié d'elle-même, Lucile sait que sa vie ne sera plus jamais comme avant, alors autant vivre dans cet "avant". Mais qui peut comprendre ça ? Sûrement pas Laura, du haut de ses trente ans. Il faut être passé par là, de l'amour absolu au désespoir le plus profond, pour comprendre.

Lucile pose son bouquet de roses rouges sur la dalle grise, légèrement verdâtre, et se penche en avant, comme pour murmurer un secret à la morte.

— Adieu, cher poisson-clown...

— Tu vas enfin me dire d'où vient ce surnom idiot que tu donnais à Malicia ? fait Laura sur un ton provocateur.

Lucile sourit, un sourire plein de délicieux souvenirs et d'amères espérances.

— Tu le sauras assez tôt !

Soudain une pie vient se poser sur une branche. Jacasse bruyamment. Une autre lui répond. Un vrai vacarme. Alors, Laura comprend que ce n'est pas la pluie sur les tombes, le vent dans les arbres ou le parfum

des bruyères qui ont réveillé ses souvenirs d'enfance et fait couler ses larmes, mais seulement les chants des pies qui montent des bosquets. Un jacassement que sa seconde maman imitait à la perfection. Notamment le matin, à l'heure d'aller à l'école. Le soir, c'était plutôt le rossignol, le midi, les mouettes...

L'ornithologie, c'était vraiment une histoire de famille chez les Faurac, songe Laura, en séchant ses larmes. À ce qu'on lui avait dit, son père, Louis Faurac, qui repose sous cette même dalle de trachyte, professeur au Museum, éminent biologiste, avait même révolutionné cette branche de la zoologie en utilisant l'hybridation de l'ADN pour établir des degrés de similarités génétiques entre différentes espèces. Malicia, sa "cousine", ne la pratiquait qu'en dilettante, mais sa culture dans ce domaine était incroyable, forçant l'admiration des plus éminents spécialistes. Elle avait d'ailleurs su exploiter cette passion des oiseaux dans son métier de styliste de la société de lingerie de Lucile, s'inspirant pour chacune de ses collections d'une espèce différente. Pour l'édition 2023, Malicia avait justement choisi la pie. « J'aime cet oiseau mal-aimé. Avec sa réputation de bavarde et de voleuse..., elle est un peu comme moi ! », avait-elle murmuré sur un ton un peu cabot à la journaliste de *Vogue* venue l'interroger sur sa dernière collection. Bavarde, Laura le savait, mais voleuse ? Comme beaucoup, elle s'était demandé ce que Malicia avait bien pu voler ! Elle ignorait que c'était tout simplement son identité...

Laura ne peut s'empêcher de sourire en entendant cette cacophonie de jacassements. Satanée pie ! Sacrée Malicia ! Sa "seconde maman" les aimait tellement

les pies, qu'elle en avait fait le thème exclusif de ses cadeaux d'anniversaire... Pour ses un an, une pie en peluche, blanche et noire avec des yeux sombres. L'autre jour, Laura avait d'ailleurs retrouvé la carcasse déplumée du volatile dans un vieux coffre. Pour ses vingt ans, Malicia lui avait donné des esquisses préparatoires de *La Pie* de Monet, le tableau qui se trouve à Orsay, esquisses qu'elle avait elle-même héritées de son "cousin", le père de Laura. Pour son trentième anniversaire, il y a trois semaines, Malicia lui avait offert une guêpière de soie et de dentelle blanche ornée de plumes noires autour de la taille et aux bretelles du soutien-gorge. Avec un petit mot: « *Pie, ma dernière collection. À chaque âge ses plaisirs...* ». « Je ne vois pas quel plaisir il y a de s'harnacher avec cet accoutrement de pute! », avait répondu sèchement Laura. Malicia n'en avait pas pris ombrage. Elle savait que cette réflexion était davantage destinée à Lucile qui avait construit sa fortune en remplissant les tiroirs des femmes avec ce genre d'articles. Malicia lui avait par contre fait promettre de la porter le jour de son enterrement, qu'elle savait imminent à cause du cancer qui la rongait. Laura, qui ne portait que des slips en coton, ne pouvait refuser cette dernière lubie de la styliste en chef de la maison Alcôve.

Ce matin, elle a donc enfilé la guêpière, comme promis. Avec de bas noirs de circonstance. Que n'aurait-elle pas fait pour Malicia! Mais, à voir son reflet dans le grand miroir de sa salle de bains, elle a bien été obligée d'admettre que cet "accoutrement de pute" lui allait plutôt bien, car elle était ce qu'on appelle "une belle plante". Grande, toujours droite, ce qui lui

donnait d'ailleurs une allure que certains qualifiaient de hautaine, les cheveux châtain avec des reflets roux, surtout quand elle revenait d'une mission au soleil, comme c'était le cas après son travail de fouille mené en Mauritanie, un visage à peine maquillé, d'une parfaite symétrie, peut-être un peu allongé, raison pour laquelle elle coupait ses cheveux assez courts, un front légèrement dégarni, mais audacieux, sans ride, hormis un petit sillon vertical, la fameuse ride du lion qui confère aux femmes les plus enjouées un air soucieux et sévère, des prunelles d'émeraude qui lui donnaient un regard félin, un nez qui semblait avoir été dessiné par Raphaël, mais dont les narines se pinçaient quand elle était en colère, une bouche impertinente, même dans le silence, volontiers dédaigneuse, souvent carnassière, mais d'où sortait une voix chantante – « pas comme ces satanées pies ! » –, un cou fragile, fait pour porter des rivières de diamants, mais qui se contentait d'une chaîne en or avec juste une petite pie en nacre blanc et noir – le cadeau de Malicia pour ses dix ans –, des épaules discrètement tombantes, des bras fins, une poitrine insolente, des fesses qui ne l'étaient pas moins, un ventre plat, de longues jambes musclées, bref une silhouette à la fois gracieuse et sportive, robuste et frêle, d'une parfaite proportion, que la guêpière, avec ses plumes et sa broderie, mettait admirablement en valeur.

Tout dans le physique de Laura touche d'ailleurs à la perfection. Et intelligente avec ça ! Ah, si elle n'avait pas eu ce caractère de cochon, cette misanthropie malade, quel empire n'aurait-elle pas conquis, quel roi n'aurait-elle pas pu soumettre d'un simple regard !

Au lieu de cela, elle doit se contenter d'un vieux chien malade aux flatulences nauséabondes dénommé Staline et d'amants de passage, qu'elle jette le plus souvent le lendemain matin, avec le préservatif usagé...

Une belle plante, donc, mais de cette espèce mi-carnivore, mi-vénéneuse qu'il ne faut cueillir qu'avec des gants...

Si elle ressemble physiquement à sa mère, et on ne peut en douter en voyant les deux femmes se recueillir sur la tombe familiale, Laura aurait hérité du mauvais caractère de ce père qu'elle n'a jamais connu puisqu'il mourut avant sa naissance. Un accident de voiture à ce que Lucile lui avait raconté, sans plus de détails. Laura savait juste que Malicia était rentrée des USA peu après et avait aidé la femme de son "cousin" à surmonter cette épreuve. Les deux femmes ne s'étaient plus jamais quittées. Et ensemble, elles avaient élevé l'enfant de Louis...

Laura en sait d'autant moins sur son géniteur que sa mère a toujours éludé les questions qu'elle posait à son sujet. Elle sait juste qu'il avait la réputation d'un fieffé tombeur et qu'il est aussi enterré là, sous la dalle de trachyte grise: Louis Faurac (1959-1993). À côté, on devine encore un peu le nom de Marthe Faurac (1923-2013), la vieille tante de Louis et "mère" de Malicia. Laura l'aimait bien aussi, tata Marthe. Une tante gâteau dans le sens premier du terme, puisqu'elle la gavait de pâtisseries...

Les grands-parents et parents de Louis dont les dates sont effacées, Louis, Marthe, Malicia... « Plus qu'un emplacement libre », songe Laura qui sait que sa mère se le garde pour elle, entre Louis et Malicia. Elle le lui

a d'ailleurs redit tout à l'heure en arrivant au cimetière. « Je veux être à côté du seul grand amour de ma vie. » Laura, ignorant de qui, de Malicia ou de Louis, elle voulait parler, a relevé la pique à son encontre, mais elle n'a rien dit. À quoi bon !

On aura compris que les rapports entre Laura et sa mère ne sont pas au beau fixe depuis déjà fort longtemps. Depuis la mort de Marthe pour être exact. Ni Laura ni Lucile ne savent d'ailleurs pourquoi les choses se sont envenimées de la sorte. Un effet boule de neige, mais où la mort-aux-rats a remplacé la neige... Comme beaucoup de jeunes filles orphelines de leur père, Laura a vécu une adolescence rebelle, conflictuelle, et le fossé creusé à cette époque n'a jamais été vraiment comblé. De son vivant, Malicia, qui partageait la vie de sa mère au plus loin que remontait sa mémoire, avait tenté de remplacer ce père absent. Elle essayait régulièrement de recoller les morceaux, de jeter un pont entre les deux rives, comme elle disait, mais sans succès. Au contraire. Chacune de ses tentatives avait grignoté un peu plus les berges du ravin. Le contentieux s'était surtout agrandi quand Laura avait abandonné HEC en dernière année pour suivre des études d'archéologie. Les rêves de Lucile de voir sa fille lui succéder à la tête d'Alcôve, l'entreprise de lingerie qu'elle avait créée, s'étaient envolés avec cette nouvelle "lubie". Depuis, lentement mais sûrement, leurs rapports s'étaient détériorés. Et comme ni l'une ni l'autre n'était du genre à faire des concessions... Laura se faisait même un malin plaisir de prendre le contre-pied de sa mère, sur tous les sujets. « J'aurais eu un magasin de porcelaine, avait dit Lucile un jour, Laura aurait été élèveuse

d'éléphants! » Il suffisait en effet que Lucile dise blanc pour que Laura pense noir, et inversement.

« À l'image de la pie... », songe Laura en voyant l'oiseau qui, continuant de jacasser, vient poser une fiente multicolore sur la pierre tombale, à côté des roses rouges et de la bruyère, comme pour rendre hommage à la défunte en lui signifiant qu'elle n'avait pas le monopole de la dérision...

Le ton montait d'un cran à chacune des rares entrevues entre la mère et la fille. La dernière, justement pour l'anniversaire de Laura, quand Malicia lui avait offert la guêpière de la dernière collection d'Alcôve. Malicia, qui avait vu dans cet évènement l'ultime occasion de réconcilier les deux femmes avant de mourir, avait insisté pour que Lucile soit là. Ces derniers temps, Malicia était le seul lien qui restait entre la mère et la fille, qui ne se parlaient d'ailleurs que par son intermédiaire. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme prévu! Laura avait pris ce présent pour de la provocation, reprochant à sa "seconde maman" d'avoir définitivement pris le parti de la première... Comme Lucile était créatrice de lingerie fine et érotique, Laura ne mettait en effet que des dessous en coton, et les moins affriolants possible. Rien que pour la faire enrager en fait, car elle aimait les belles choses et admettait, en son for intérieur, que les créations de Malicia étaient sublimes... Ce soir-là, soufflant sur ses bougies comme sur les braises de la rancœur, Laura avait fini par lancer des horreurs à Lucile, mais aussi à Malicia. Elle les avait accusées de n'être rien moins que des mères maquereilles à vouloir habiller les femmes comme des putes avec leurs porte-jarretelles en dentelle,

leurs soutiens-gorge froufrouteux, leurs décolletés provocants, leurs culottes transparentes... Comme elle regrette aujourd'hui ce mouvement d'humeur ! Car Malicia en avait été terriblement peinée, même si elle savait que son "poussin", comme elle appelait Laura, ne pensait pas ce qu'elle avait crié avec véhémence. Mais Laura, dont le féminisme militant passait volontiers par le rejet et la provocation, aurait dit n'importe quoi pour blesser sa mère ce soir-là.

Que va-t-il advenir entre les deux femmes maintenant que Malicia est morte ? Laura préfère ne pas y penser. Lucile ne pense qu'à ça.

— Il faudrait qu'on parle toutes les deux, lâche-t-elle en étalant son bouquet de roses rouges sur la tombe, faisant s'envoler la pie.

— De quoi ?

— De toi, de moi, de nous. D'Alcôve, maintenant que tu possèdes les parts de Malicia... Je suppose que tu as reçu comme moi la convocation pour l'assemblée générale extraordinaire du 9 décembre ?

Laura hausse les épaules.

— Ce n'est vraiment pas le moment !

« Avec Laura, ce n'est jamais le moment ! », rage Lucile en son for intérieur. Il faut dire que les choses se sont un peu précipitées... Laura n'avait appris que le lendemain de sa mort que Malicia lui avait légué ses parts dans la société Alcôve. « Contre mon avis », précisa sa mère avec honnêteté. Malicia avait juste introduit une clause à cette donation : que Laura se donne un temps de réflexion si elle faisait le choix de s'en débarrasser... Mais les évènements risquaient de ne pas lui en laisser, du temps. En sortant de

chez elle, le même jour, un huissier lui avait remis la fameuse convocation pour le samedi 9 décembre. Une assemblée générale extraordinaire à la demande de l'un des principaux actionnaires. « Il n'y aurait pas ce délai légal de vingt et un jours, ils nous auraient convoquées pour le jour de l'enterrement, ces salauds ! », s'était insurgée Lucile. Ces salauds, c'était Walford Capital, un fonds de pension américain. De ces charognards qui achètent des sociétés dans le seul but de les revendre avec une bonne plus-value. Le plus souvent après les avoir dépecées jusqu'aux os et d'avoir viré la moitié du personnel... En imaginant que Laura éprouverait plus de haine envers le capitalisme sauvage qu'envers sa mère, Malicia avait pris là un pari risqué. Réconcilier Laura et Lucile, au péril de tout faire perdre à cette dernière ! Mais Malicia avait toujours été joueuse...

— Il faudrait qu'on parle aussi de ton père, fait Lucile en désignant le caveau du menton.

— Qu'est-ce que mon père vient faire dans cette histoire ?

Lucile ne peut s'empêcher de sourire à nouveau. Tout, il a tout à voir... Car tout a commencé ici, plus de trente ans auparavant, à quelques mois près, devant cette tombe à l'architecture rococo en pierre volcanique, rongée par les pluies acides, les particules fines et toute cette merde qui flotte dans l'atmosphère polluée de Paris... Sans parler des fientes des pies !

— Quelle journée quand j'y repense ! Ton père...

— Je sais. Tu me l'as raconté mille fois..., coupe Laura. C'était un jeudi, le jour des enfants, et même le jeudi 1^{er} avril 1993, et ce n'était pas une mauvaise blague..., ânonne-t-elle d'un ton un peu railleur.

Ce jour-là, lui avait en effet dit et redit Lucile, mais aussi Malicia, son père avait rejoint ses propres parents, décédés presque vingt ans plus tôt dans un accident d'avalanche. Ce jour-là un orage avait éclaté pendant la messe donnée à l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mais le tonnerre et les éclairs avaient cessé juste au moment où le cercueil sortait de l'église, rue Saint-Victor, cédant la place à un soleil étincelant. Lucile y avait vu un signe, un clin d'œil du Créateur...

— Il n'était pas dupe, là-haut ! Et même...

— Et même qu'un magnifique arc-en-ciel s'est dessiné dans le prolongement de la rue Monge, termine Laura sur le même ton mi-moqueur, mi-exaspéré des radotages de sa mère.

— En tout cas, pas comme aujourd'hui ! grogne Lucile, un peu vexée, s'emmitouflant dans son vison, alors que des nuages lourds et sombres comme son âme désespérée s'amoncellent au-dessus du secteur V, 39^e division, allée 9.

Mais la météo n'est pas la seule différence entre ces deux journées déroulées à trente ans d'intervalle, à quelques mois près. Le 1^{er} avril 1993, le cercueil de chêne vernissé, monté dans une limousine noire couverte de couronnes et de fleurs, était suivi d'une foule émue et silencieuse. En ce 17 novembre 2023, Lucile et Laura sont seules devant le cercueil, dramatiquement seules. Volontairement seules.

Exception faite d'un homme qui se tient un peu à l'écart et qui ne quitte pas Lucile des yeux. Lui aussi a froid, malgré sa large écharpe de laine et son manteau en loden. Il tape du pied, souffle dans ses mains, se recroqueville. Comme une poule des neiges, aurait

dit Malicia. Laura l'a aperçu en arrivant, mais sans y prêter attention. Lucile aussi l'a vu. Elle a tout de suite reconnu ce visage vieilli. Le flic venu annoncer à tante Marthe la mort de Louis, trente ans plus tôt, à quelques mois près. Elle ne l'avait qu'entraperçu quand il était venu chercher la vieille tante pour l'emmener à la morgue de la place Mazas afin de reconnaître le corps défiguré de son neveu, mais elle l'avait revu après, notamment à l'enterrement de Louis. Lucile avait même ri malgré les circonstances quand Malicia lui avait donné son nom. L'inspecteur Jules Bonnot, et l'autre..., comment c'était déjà ? Ah, oui... ! Jacques Mesrine. Elle avait ri, car ça faisait un peu désordre, deux flics qui portent les noms d'anciens ennemis publics N° 1 !

Bonnot regarde Lucile et un rictus déforme son visage roublard. Lui aussi se souvient bien, même si trente ans et quelques mois ont passé et qu'il est désormais à la retraite de la police. Il n'a rien oublié des circonstances qui ont mené Louis dans la tombe, et encore moins de cette cérémonie délicieusement foutraque. Oh, que non !

En ce 1^{er} avril 1993, le cortège était mené par tante Marthe, dans une robe informe qui cachait sa silhouette d'hippopotame. Sa "fille" Malicia, que l'on enterre ce 17 novembre, marchait à ses côtés, en tailleur Chanel, en bas et escarpins noirs, son bras passé sous celui de sa mère. « Le vice appuyé sur le bras du crime », s'était même dit Bonnot qui avait des lettres. De l'autre côté se tenait Lucile, la femme de Louis. Ils s'étaient mariés à peine quelques mois plus tôt. Lucile avait été l'amour de sa vie, la mère qui allait lui donner

un enfant posthume, Laura, devenue cette belle jeune femme qui se tient aujourd'hui à côté d'elle.

Toute la famille de Louis Faurac était ainsi réunie au grand complet en ce 1^{er} avril. Les morts et les vivants... Sans oublier le curé, un auvergnat aussi, le père Ernest Malin, – ce nom aussi avait fait rire Lucile –, qui était un peu de la famille puisqu'il se tapait Marthe. Tout le monde le savait, Bonnot surtout, qui l'avait surnommé "Dupanloup". Vingt ans aux Mœurs lui avaient appris pas mal de choses sur les vices et vertus de ses contemporains. Enfin, surtout les vices...

Lucile avait revu ce flic au moins une autre fois. Dans ce même cimetière, avec Malicia et Laura, le jour où Marthe avait rejoint son neveu chéri. Il neigeait ce jour-là. De gros flocons qui tombaient par paquets, « parce qu'il faut faire de la place pour Marthe, là-haut », avait plaisanté Malicia ! C'était sa manière à elle d'exprimer son chagrin, de tout tourner en dérision... La grande faucheuse avait déjà bien clairsemé l'assistance. Il faut dire que Marthe avait dépassé les quatre-vingts ans et la plupart de ses amis et clients l'avaient précédée, ici ou à Montparnasse. Le père Malin, lui, était toujours là. Plus très fringant, à moitié paralysé, dans une petite chaise plus grinçante que roulante, mais il était là ! Et bien triste avec ça.

En ce 17 novembre 2023, et il n'y a pas d'arc-en-ciel, ni de neige, ni de curé d'ailleurs. Le père Malin avait fini par rejoindre son créateur pour lui expliquer comment les hormones peuvent être plus fortes que la foi. Il n'a pas été remplacé dans sa petite paroisse de Saint-Simon. Et si tant est que Lucile en ait voulu un, de prêtre, elle n'en aurait pas trouvé. La

crise des vocations, paraît-il ! C'est surtout que, maintenant, les curés, ils n'ont plus le droit de peloter les petits garçons. Avant, ils s'arrangeaient avec leur conscience, plus conciliante que la justice ! Alors, forcément...

Le 1^{er} avril 1993, lors de l'enterrement du père de Laura, Dupanloup, essoufflé à cause d'un investissement de longue date dans la régie des tabacs et d'un embonpoint aussi peu ascétique que sa vigueur sexuelle, se tenait devant la tombe. Lui, ce n'était pas les petits garçons, mais les putes aux gros seins, comme Marthe. Il était venu exprès de Saint-Simon, près d'Aurillac, à sa demande, pour aider à la messe à Saint-Nicolas du Chardonnet. « Cela tombe bien puisque Simon était le saint patron des prostituées », aimait à raconter Malicia.

— « Comme le destin est parfois cruel », avait-il beuglé pendant son sermon, allant jusqu'à comparer Louis au Christ, parce qu'il était né un 25 décembre et qu'il était mort au même âge, à trente-trois ans..., continue Lucile.

Mais là aussi Laura connaît l'histoire par cœur. Elle devance sa mère pour la suite...

— « Sauf que le Christ n'est pas mort écrabouillé dans une Porsche après une vie de queutard », a ajouté Malicia avant d'entonner de sa plus belle voix *Sur le seuil de sa maison...* Tu radotes vraiment maman ! Tu me l'as dit et redit mille fois...

Mais ce que Lucile n'a jamais dit à sa fille, c'est que, ce jour-là, Marthe avait lâché la main manucurée de Malicia et lui avait fait discrètement signe de se taire, posant son doigt sur ses lèvres, pour qu'elle cesse

d'attirer l'attention sur elle. De crainte que quelqu'un la reconnaisse...

À nouveau à se recueillir sur cette tombe tapissée d'une mousse jaunie et de fientes colorées – satanées pies! –, Lucile a l'impression que c'était hier, l'enterrement de Louis. Derrière elle, comme il y avait du monde en ce 1^{er} avril 1993! À commencer par deux députés dépités et un sénateur sénile – Malicia s'était sentie suffisamment fière de cette double allitération pléonastique pour la lui répéter à l'oreille –, et même un ancien secrétaire d'État à la recherche, l'actuel s'étant fait représenter par sa cheffe de cabinet, « à moins que ce fût sa dame pipi », avait persiflé Malicia décidément en verve ce jour-là.

Ces réminiscences font sourire Lucile et le flic le remarque. « Il est rare de voir des gens sourire devant une tombe », pense Bonnot, mais il sait que le passé qui remonte des profondeurs de la mémoire de Lucile pour éclater à la surface a la saveur des bulles de champagne. Il y a effectivement de quoi faire sourire cette femme qui, à l'époque, s'était jouée de tout le monde avec la complicité de Malicia et surtout de la vieille tante. Et notamment de la police. Bonnot le sait, car, en cette année 1993, il était même passé pour le dindon de la farce, ce qui n'était pas anodin à l'enterrement d'un ornithologue. Mais un dindon clairvoyant, lucide, délibérément dindon. Il savait très bien ce qu'il s'était passé pour avoir écrit lui-même le scénario avec Marthe, mais il n'avait rien dit. Il connaissait « *le déroulement tragique des événements* », comme avait titré *France-Soir*, dans les moindres détails, mais il les avait gardés pour lui. Il avait d'ailleurs laissé Mesrine

de la Criminelle boucler l'affaire. Après tout, ce n'était pas ses oignons puisqu'il était aux Mœurs. Il avait juste un peu orienté l'enquête dans le sens qu'il avait imaginé avec Marthe...

C'était d'ailleurs pour ça qu'il s'était rendu à l'enterrement de Louis ce 1^{er} avril 1993. Pour bien s'assurer que tout se déroulait comme prévu. Il était à peu près à la même place qu'en ce 17 novembre, et, comme aujourd'hui, il regardait. Ça regarde beaucoup un flic, mais lui, il ne faisait pas que regarder. Il enregistrait, archivait, consignait, tout, dans le moindre détail, comme une bande magnétique. Même qu'on l'avait surnommé "la bobine" aux Mœurs. Cette image lui plaisait plus que celle d'un ordinateur, lui qui n'avait jamais été à l'aise avec la technologie. Question de génération... En ce 1^{er} avril 1993, il avait toisé l'assistance du haut de son mètre quatre-vingt, comme la caméra de surveillance d'une tour de contrôle dont il avait l'allure avec ses rares cheveux noirs qui dessinaient une couronne sur son crâne chauve. Pour Malicia, qui l'avait désigné d'un doigt inquiet à Lucile, ne connaissant pas encore son rôle dans l'affaire, il évoquait plutôt ces rapaces posés sur des piquets au bord des routes, prêts à fondre sur un petit rongeur distrait. Mais Bonnot n'avait fondu sur personne ce jour-là. Il était parti à la fin de la cérémonie, les mains dans les poches, des images archivées plein la bobine, un petit sourire aux lèvres, le même qu'il arbore en ce 17 novembre...

Toujours dans la dérision, Malicia s'était étonnée à l'époque qu'il y ait autant de monde à l'enterrement d'un vulgaire ornithologue qui n'était pourtant jamais passé à la télé, en dehors d'un reportage de FR3

Bretagne sur le pingouin Torda du Cap Fréhel. « Tais-toi donc ! avait coupé Marthe. Tu vas finir par te faire repérer. » Mais Malicia ne s'était pas tue. Elle avait continué, et de plus belle, faisant fi des regards noirs, de circonstance dans un cimetière, que lui jetaient Marthe et Lucile. « Et toutes ces jolies filles. De quoi faire exploser la braguette de son linceul, voire le couvercle de son cercueil à mon "cousin"... »

En arrangeant machinalement son bouquet de roses rouges sur la tombe de Malicia, Lucile la revoit prendre à témoin le père Malin, accompagnant cette dernière remarque d'un clin d'œil coquin. « Sauf mon respect, monsieur le curé ! ». « Y'a pas de mal, ma chère enfant, y'a pas de mal », avait répondu Dupanloup qui lui aurait bien conté fleurette à la chère enfant, comme il aurait bien conté fleurette à toutes les jolies filles du cortège.

— Insouciance ! murmure Lucile en serrant la main de sa fille dans la sienne. Voilà bien le maître mot qui a guidé la vie de notre pauvre Malicia. Insouciance...

— Insouciance ? Je ne crois pas...

En fait, Laura se trompe sur le sens de la phrase de sa mère. La référence à la dernière toquade de Malicia est évidente pour elle. Ce legs ! N'était-ce pas plutôt un astucieux calcul que de l'insouciance ? « Son dernier coup de poker ! », songe Laura. Mais Lucile a raison. Il faut qu'elles parlent toutes les deux, qu'elles mettent l'abcès à plat. Ni l'une ni l'autre n'est dupe dans la manœuvre de Malicia pour qui cette donation était le meilleur moyen de réconcilier la mère et la fille qu'elle aimait avec la même passion. Pari hautement risqué. Si Laura vend aujourd'hui ses parts, Lucile, qui n'a

pas les moyens de les racheter, perd le contrôle de sa propre société. Et le fonds de pension américain se fera un plaisir de la mettre dans la première charrette...

Soudain, un “poc-poc-poc” se fait entendre derrière le caveau prétentieux surmonté d’un ange ailé qui jouxte celui de la famille Faurac, beaucoup plus sobre.

— Un pic-vert ? demande Laura qui connaît l’immense culture ornithologique de sa mère que son père, puis Malicia, lui ont transmise.

— Non, rétorque Lucile. Sûrement une mésange en train de casser une graine avec son bec.

Lucile sourit à nouveau, car c’est justement dans ces allées de tombes, entre lesquelles ils ont si souvent fait l’amour, que Louis l’avait initiée à l’ornithologie. À l’époque, il proposait volontiers à ses conquêtes des visites du Père-Lachaise, « dont les quarante-cinq hectares abritent près d’une centaine d’espèces d’oiseaux », expliquait-il doctement. « Le pic épeiche, le geai des chênes, le traquet motteux, le grimpereau des jardins, la fauvette à tête noire, le troglodyte mignon, le pinson des arbres ou encore le verdier d’Europe... ! Au Père-Lachaise, ça gazouille de tous les côtés ! », disait-il dans un discours bien rodé auprès des femmes qu’il amenait ici. « Tatati-tatati... Une mésange charbonnière, tchif-tchaf-tchif-tchaf, un compteur d’écus, le pouillot vélocé. » Et puis il leur parlait finalement du pioupiou à queue longue, son préféré, qu’il fallait bien chercher, avec sa crête rouge et ses deux œufs, là, derrière ce bosquet touffu...

Laura tend l’oreille, distingue un autre chant et tente à nouveau sa chance.

— Un rouge-gorge ?

— Encore perdu. Ils sont rares ici, surtout en novembre. Il y a trop de chats qui rôdent dans le cimetière, car ce petit oiseau niche près du sol. Par contre, si tu prêtes bien l'oreille, tu pourras entendre des fauvettes à tête noire, des roitelets, des sittelles torchepots, des corneilles, énumère Lucile en repensant à Louis. Il avait aussi un faible pour les merles...

— Pourquoi ?

— À cause de l'adage : « Quand on n'a pas de grive, on mange du merle... ». Ton père avait un faible pour les mal-aimés, les laissés-pour-compte.

— Un peu comme Malicia...

Lucile sourit à nouveau.

— Oui. Comme Malicia... Leur côté Robin des Bois, on va dire ! Mais leur chant préféré, à ton père et à Malicia c'était celui-là. Ferme les yeux et écoute...

Un doux crissement, à peine perceptible, se fait alors entendre. Bref. Par à-coups. Furtif. S'arrête puis recommence. Ainsi, plusieurs fois.

— Tu reconnais ce frou-frou mélodieux ?

Laura hausse les épaules et secoue la tête.

— Non. C'est quel oiseau ?

— Ce n'est pas un oiseau ! C'est la souris en bas Nylon, l'animal préféré de ton père, fait Lucile avec une pointe de mélancolie dans la voix, frottant encore ses mollets. On l'a beaucoup entendu ce doux crissement à son enterrement. Un vrai concerto pour porte-jarretelles pour citer San-Antonio, que Louis et Malicia adoraient !

Laura se tait. Pas la peine de rallumer la polémique. Pas ici. Pas devant la dépouille de Malicia. Pas dans "son accoutrement de pute..."

— Tu aurais vu la tête du curé !

Le père Malin n'avait effectivement pas gardé les yeux dans les poches de sa soutane ce matin-là. Il avait scruté en fin connaisseur les jambes des jolies jeunes filles en question: Étudiantes, collaboratrices, thésardes, secrétaires, techniciennes... Comme la réputation de feu Louis Faurac dans le domaine du sexe n'avait d'égale que celle qu'il avait acquise dans les milieux ornithologiques, l'un comme l'autre avaient dépêché leurs plus nobles représentants.

En les voyant se fouler les chevilles sur les pavés disjoints dans leurs talons aiguilles, Lucile n'avait d'ailleurs pas manqué de faire le rapprochement avec le film *L'homme qui aimait les femmes* de François Truffaut, qu'elle était justement allée voir avec Louis lors de sa sortie en 1977. « Le cinéma rythme ma vie », aimait dire Louis. À travers ce film, il l'avait aussi accompagné dans la mort... Les similitudes étaient en effet nombreuses.

Dès les premières images, tournées au cimetière de Montpellier, un long cortège de femmes suivait un catafalque noir, un peu comme celui de Louis en ce 1^{er} avril 1993. Elles enterraient Bertrand Morane, un ingénieur quadragénaire, mort lui aussi dans un accident de la route alors qu'il cavalait après une envoûtante inconnue. De là où il était, Louis, comme le héros interprété par l'inoubliable Charles Denner, avait pu admirer les jambes de toutes ces femmes, ces « compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie », comme disait la voix off du film. Mais celles que Louis avait scrutées ce 1^{er} avril, allongé dans son cercueil, avaient toutes une particularité: elles étaient gainées de bas noirs. Aucune

femme ne lui aurait en effet fait l'affront de venir ce jour-là en pantalon ou en collants ! « Le dicton : “En avril, ne te découvre pas d'un fil” s'adresse aujourd'hui uniquement au nylon... », avait d'ailleurs murmuré Malicia.

Derrière le lancinant corbillard qui avait traversé ce jour-là la 39^e division, pour se rendre allée 9, c'étaient bien toutes ces belles donzelles en bas et porte-jarretelles les vraies amies du professeur Faurac, jeune agrégé d'ornithologie au Museum parti trop tôt, chargé de cours à l'Université, décoré à titre posthume des palmes académiques, – « ce qui ne manque pas de sel pour un spécialiste des pingouins », avait plaisanté Malicia. Il y avait là Germaine, son ancienne secrétaire, une des rares femelles de son entourage qu'il n'avait jamais baisée, Barbara et Aurore, ses techniciennes attitrées qui le gratifiaient chaque matin, par alternance, d'une petite gâterie sous son bureau pendant qu'il lisait son courrier, des universitaires, doctorantes, étudiantes, “maîtres de conf”, la fine fleur de l'ornithologie féminine française et étrangère, mais aussi les petites mains de son labo au Museum qui, quand elles étaient bien manucurées, lui vidaient régulièrement l'éprouvette. Sans oublier ses partenaires de tennis – “de pénis”, avait corrigé Malicia –, ses amies de l'association les “Zoziaux en liberté”, ses conquêtes de boîte de nuit, ses anciennes voisines, des commerçantes de son quartier... Quatre-vingt-douze femmes pour être exact, « soit trois cent soixante-huit jarretelles », avait calculé Malicia. Quatre-vingt-douze sur près de cinq cents conquêtes ! « Presque vingt pour cent » avait-elle aussi compté...

Parmi elles, Catherine, Hélène et Isabelle, les sœurs de Lucile, Murielle, leur mère, la grand-mère de Laura, et même “Sonia la folle”. Cette dernière s’était mise dans l’idée que Dieu avait créé Louis rien que pour elle, comme Adam avait été créé pour Eve. Louis ne l’avait pourtant baisée qu’une fois, à la hussarde sur un coin de son bureau, sans chichi, à la débottée, ou plutôt à la déculottée. Mais ce prompt coït avait suffi pour allumer la flammèche qui allait devenir un incendie dévastateur. Elle l’avait tellement harcelé après ce petit coup vite fait bien fait qu’il avait inondé le commissariat de mains courantes. Avec l’appui d’une psychiatre de ses amies, il avait fini par la faire interner à Saint-Anne, mais un juge avait considéré qu’aimer, même à ce point, n’était pas un crime. « C’est sûr qu’avec sa tête de gargouille vérolée, à celui-là, ça ne risque pas de lui arriver... », avait grogné Louis, furieux. Sonia avait donc continué à pourchasser Louis de son assiduité malade, jusqu’au dernier jour, et même au-delà ! Lucile sourit à nouveau en revoyant Sonia la folle se jeter dans la fosse, réclamant qu’on l’enterre avec son seigneur et maître, comme ces concubines égyptiennes qui accompagnaient Pharaon au royaume des morts. En ce 1^{er} avril 1993, même Marthe avait quitté son visage grave et solennel pour rire aux éclats en voyant la jeune femme s’agripper au cercueil en hurlant. Un rire gras qui trahissait son alcoolémie de Polonaise. Après tout, il était déjà onze heures.

Cette foule aux trois quarts féminine, l’ébriété de tante Marthe, la présence de ce policier monté sur échasses, de ce curé baiseur, de Sonia la folle et les bons mots de Malicia ne furent d’ailleurs pas les

seules cocasseries de cette étrange cérémonie dont Lucile garde chaque détail en mémoire. Et pour cause, puisqu'elle avait été elle-même à l'initiative du bouquet final quand elle se retrouva devant le cercueil pour faire son adieu goupillonné. Elle avait relevé la jupe de son tailleur, dévoilant au passage deux magnifiques fuseaux gainés de soie tendue par des jarretelles de dentelle, avait baissé sa culotte, un string rose fuchsia aussi fin qu'un fil de pêche, et l'avait jeté d'un geste auguste sur les planches, qui n'étaient pas de salut, ou alors de salut éternel. Ses sœurs avaient fait de même après avoir essuyé leurs larmes avec le tissu, qui de son tanga de tulle, qui de son string en soie. Chacune leur tour, plusieurs dames de l'assistance firent don de leur culotte à leur amant d'un soir, d'une nuit, parfois juste de quelques minutes, au détour d'un couloir, parfois jusqu'à neuf semaines et demie pour quelques-unes d'entre elles – ce fut, à partir de 1986, le temps maximum de relations que Louis s'était fixé, hormis Lucile bien sûr. « Le cinéma, disait-il, toujours le cinéma... ». Certaines dessinèrent un vague signe de croix avec leur dessous intime avant de le laisser tomber dans la fosse, d'autres y posèrent l'empreinte de leur rouge à lèvres, trois ou quatre s'essuyèrent les larmes, d'autres l'entrecuisse... « Regarde ces cathos qui déplissent des strings tandis que les culottes s'empilent », avait plaisanté Malicia qui aurait pu être comtesse pour un album. Strings, tangas, shortys, boxers, pantys, slips brésiliens, simple cache-sexe et culottes italiennes formèrent bientôt un petit monticule de tissus chamarrés et multicolores sur le sarcophage. Tradition oblige, le noir et le violet prédominaient.

Alcôve, bien sûr, la marque de lingerie fondée par Lucile, mais aussi La Perla, Chantal Thomass, Lise Charmel, Aubade, Chantelle, Lou, Cadolle... Même une large culotte Petit bateau en coton, lancée d'un geste pathétique, lourd de regrets et de pertes blanches, par la pauvre Germaine... « Petit bateau ! Quoi de plus naturel pour honorer la mémoire d'un si grand mât ! », avait continué Malicia qui s'amusait décidément beaucoup à l'enterrement de son "cousin". Là, même Lucile avait souri du bon mot. Finalement, ce surnom de poisson-clown qu'elle avait donné à son amie lui convenait doublement.

Bonnot qui, décidément, avait peut-être un peu trop de lettres pour un flic, avait souri aussi, car il s'était souvenu qu'Anatole France s'était fait enterrer au cimetière de Neuilly, lors de funérailles nationales, avec un petit coffret scellé qui contenait la culotte que portait madame Armand de Caillavet lors de leur dernière étreinte...

Quand son tour arriva, Malicia ne poussa pas l'audace de lancer sa culotte brodée de soie sur le cercueil avant de rejoindre sa place. Venant de la "cousine" du défunt, cela aurait fait un peu jaser. Elle avait juste lancé un baiser d'adieu devant la fosse surmontée de la pierre tombale de trachyte sur laquelle étaient modestement gravés les noms des locataires à perpétuité. Celui de Louis, à l'époque, brillait plus que les autres, forcément. « On pourrait ajouter "Slip in peace" comme épitaphe », avait-elle juste lancé, assez fort pour que le cortège l'entende. « Ou "Ci-gît, le pioupiou à queue longue" », avait ajouté Lucile, accompagnant cette private joke d'un clin d'œil.

Les quelques hommes qui attendaient pour se recueillir sur la bière bien fraîche n'en crurent pas leurs yeux exorbités devant cette déculottée commémorative. Parmi eux, Lucile avait reconnu Philippe et Denis, deux copains d'enfance de Louis. Les deux hommes lui avaient souri quand elle était passée devant eux pour revenir auprès de Malicia après avoir jeté sa culotte. Lucile connaissait trop bien le langage mimique des hommes, plein de sous-entendus graveleux, pour déceler leurs "derrières pensées". « Ces êtres vils sont d'une telle transparence », avait-elle persiflé à l'adresse de Malicia en lui désignant leurs visages empreints d'une fausse affliction et leur pantalon d'une vraie érection ! Il était évident que ces deux-là ne demandaient qu'à les culbuter derrière un bosquet, elle, Pascale, Malicia ou l'une des quatre-vingt-douze donzelles venues dire adieu à leur merveilleux amant, « dont ils n'arrivaient pas à la cheville », avait précisé Malicia, « qu'il avait d'ailleurs fort gonflée », avait ajouté Lucile. Elle se souvient d'ailleurs que Philippe s'était approché innocemment pour engager la conversation avec Malicia. « Je ne savais pas que Louis avait une sœur », avait-il minaudé, la bouche en cul-de-poule, l'œil plus vitreux que Saint-Gobain, le patron des voyeurs. « Une cousine... Juste une cousine. Ma mère Marthe était la sœur de Roger, le père de Louis... », avait corrigé Malicia. Denis les avait rejoints. Un blond filasseux, se souvient aussi Lucile qui, déjà à l'époque, avait les blonds filasseux en horreur. « Ah... Ce pauvre Roger ! Je l'ai bien connu avant qu'il meure dans l'avalanche. On allait souvent déjeuner à sa brasserie de Montparnasse

avec Régis. » « Ah oui...! Régis, le meilleur copain de Louis », avait alors rétorqué Philippe. « Ils étaient inséparables à l'époque. D'ailleurs, je ne l'ai pas vu à la cérémonie. » « Moi non plus », s'était étonné Denis, scrutant la foule qui commençait à s'éparpiller. « Il aurait quand même pu venir à l'enterrement de son vieux poteau! » « Il n'est sûrement pas loin », avait ajouté Philippe. « S'ils savaient! », avait alors songé Lucile en rejoignant Marthe qui titubait vers la sortie, toujours soutenue par Malicia.

— Mais lui, il sait! murmure soudain Lucile, encore perdue dans ses pensées, en voyant l'inspecteur Bonnot fondre sur elle, comme le rapace évoqué par Malicia, trente ans plus tôt, à quelques semaines près...

— Il sait quoi? demande Laura intriguée.

— Que Malicia était ton père, lui répond Lucile avec le ton sépulcral de Dark Vador s'adressant à Luke Skywalker.

Comme elle le lui avait promis en quittant le Père-Lachaise, Lucile sonne chez sa fille quelques heures plus tard. La nuit est presque tombée, le froid n'en est que plus vif. Cinglant. Au moment où Laura ouvre la porte, elle le sent s'engouffrer dans la cage d'escalier et remonter sous la jupe de son tailleur. Quelle idée d'avoir gardé son "accoutrement de pute"!

— Tiens... C'est pour toi.

Mais le gros carton que Lucile tient d'une main maladroite lui échappe. Le contenu s'éparpille sur le seuil de l'entrée. Une enveloppe, un emboîtement

sobrement relié et, en dessous, des chemises pleines d'aquarelles et de dessins au fusain. Certains glissent hors des chemises. Des femmes en lingerie. « Les croquis de mode de Malicia », pense Laura qui a toujours admiré le coup de crayon de sa seconde maman. Pas pour rien qu'elle était la styliste préférée de sa mère.

Laura se baisse, aide Lucile à ramasser les aquarelles et les remet une à une dans le carton éventré. Le dernier dessin qu'elle ramasse représente une femme en portejarretelles noir dans une pose un peu lascive, un tantinet provocante. « Rien à voir avec un croquis de mode ! » songe alors Laura. Au dos, un récit érotique, pour ne pas dire pornographique, concernant la rencontre avec la demoiselle en question et un énigmatique 30/6...

— Tu comprendras ! fait Lucile, remarquant le regard intrigué de sa fille.

Après l'incroyable aveu de sa mère – « Malicia était ton père » –, qu'y a-t-il à comprendre ? Au cimetière, Laura était restée abasourdie, véritablement sonnée par cette révélation, mais Lucile ne lui en avait pas dit plus. « Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Je passe ce soir chez toi te déposer le journal de Malicia... Avec un carton de dessins. Tout y est », avait-elle simplement déclaré, avant d'ajouter : « C'est elle qui m'avait demandé de ne rien te dire ». Laura n'avait pas insisté. Elle savait que sa mère devait préparer avec ses comptables et ses avocats le conseil d'administration extraordinaire convoqué pour le 9 décembre. Lucile, en la quittant, lui avait juste demandé de ne rien tenter d'ici là. Surtout de ne pas répondre aux sollicitations des « vautours ». C'est ainsi que Malicia nommait les

Américains que Lucile avait eu l'imprudance de faire rentrer dans le capital de sa société pour se développer à l'international, six ans auparavant. Puis Lucile avait quitté le Père-Lachaise en compagnie du flic, le grand escogriffe "qui savait"! « Dix jours, je te demande dix jours! D'ici là j'aurai les fonds pour te racheter tes parts », lui avait-elle envoyé sur WhatsApp quelques minutes plus tard.

Fragilisée par la mort de sa styliste vedette, Alcôve, la société de lingerie que Lucile avait créée quarante ans plus tôt attirait plus que jamais les convoitises. Il y avait de quoi! L'entreprise réalisait un chiffre d'affaires de cent cinquante millions d'euros et occupait deux cent vingt salariés en France, où cent pour cent de la production était réalisée, au grand dam d'une partie des actionnaires qui voulait "externaliser la fabrication", notamment en Tunisie. La distribution était assurée par une trentaine de points de vente en France sous l'enseigne L'alcôve de... Suivait alors le prénom de la gérante qui possédait cinquante pour cent de la boutique, murs et fonds de commerce, ainsi que des parts dans la société. Lucile s'était toujours refusée au système en vigueur de franchise qui instaure selon elle une sorte de soumission à la marque et aux actionnaires et bride l'esprit entrepreneurial. Elle préférait le partenariat et la participation, aussi 13 % de sa société étaient désormais détenus par les gérantes de ses boutiques. Les Américains, déjà propriétaires de 20 % du capital, savaient que Malicia, qui en détenait 17 %, avait tout légué à sa filleule Laura. Cela ne leur suffisait pas pour prendre le contrôle, mais Pascale, une ancienne amie de Lucile qui l'avait aidée au moment

de la crise de 2007 en acquérant 14 % des parts, avait clairement fait comprendre qu'elle les vendrait au plus offrant. Inutile de dire que la bataille allait être rude...

— Tu restes boire un verre ? Tu voulais qu'on parle, propose Laura.

— Oui, il le faudrait, mais là, je n'ai vraiment pas le temps. J'ai une réunion avec un établissement de crédit allemand. Mais tu peux venir déjeuner demain à la maison.

— Non... J'ai un rendez-vous.

— Ah... Où ça ?

— Ça ne te regarde pas.

Cette réponse froide, abrupte, ne fait qu'aggraver l'inquiétude de Lucile qui n'en laisse néanmoins rien paraître.

— Et dimanche ?

— Non plus. J'ai une visite des catacombes. Un groupe d'archéologues australiens.

— Ah, tu continues tes visites. Je n'ai jamais vraiment bien compris ton goût du morbide. L'archéologie, je veux bien, mais là...

— Les morts sont moins chiantes que les vivants...

Le ton est froid et rogue. Lucile pense prudent de ne pas insister.

— On se voit de toute façon fin de semaine prochaine comme prévu chez le notaire pour finaliser la donation. D'ici là, j'aurai tout verrouillé du côté des banques. J'ai déjà fait un premier tour de table. J'ai presque l'argent pour te racheter tes parts.

— Je n'ai pas encore pris la décision de les vendre, et encore moins à toi plutôt qu'à eux.

Vices et versa

Mémoires d'un poisson-clown

Né garçon en 1959, mort femme soixante-trois ans plus tard, que s'est-il donc passé dans la vie du célèbre ornithologue Louis Faurac, baiseur impénitent, obsédé par les bas et les porte-jarretelles, pour que le destin lui joue ce drôle de tour et le transforme en styliste vedette d'une maison de lingerie ? Sa fille Laura va essayer de le découvrir en se plongeant dans son journal intime au titre étrange : « Les mémoires d'un poisson clown » !

Une histoire surprenante et folle sur l'intimité d'une famille avec pour toile de fond l'univers d'une grande maison de lingerie parisienne.

Le médecin qui se cache derrière le pseudonyme de Gert Erbelt est davantage habitué aux articles scientifiques qu'à la littérature érotique à laquelle il s'essaie pourtant ici avec ce premier roman. Une histoire un peu foutraque et déjantée d'un affrontement générationnel et familial dans le milieu de la lingerie féminine. Vices et versa – Mémoires d'un poisson clown ! Un essai jarretellement réussi.

Photos de couverture : Jamastock / Vlad_Nikon (Shutterstock)

Tabou

www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-100-7

ISBN édition numérique Pdf : 978-2-36326-750-4

ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-751-1